

Louis Granet, *Monde Miracle*

*You can learn a lot of things from the flowers,
For especially in the month of June.
There's a wealth of happiness and romance,
All in the golden afternoon...¹*

À porter un regard de myope sur l'histoire de l'art (ce si doux regard qui embrasse alentour mais renonce au lointain), nous trouverons une généalogie qui liera Louis Granet à une ascendance récente : le Pop Art.

Le souvenir des fleurs de Warhol et des Comics de Liechtenstein, mais surtout des collages picturaux de Rosenquist ; ils saisissent des objets de la banalité moderne comme autant d'ironiques mythologies barthesiennes², avant de les réunir dans une narration inquiétante.

Ce moment de l'histoire de l'art précède les peintures de Louis Granet et lui ouvre un chemin demeuré vierge. Les héritiers du Pop Art ayant en effet préféré explorer les ramifications de la culture de masse et encaisser les bénéfices de l'infantilisation. Ce que contient d'inquiétant la culture mondialisée, et aseptisée jusqu'au morbide, n'est plus perceptible, dans la culture post-Pop, que comme lecture au 6^{ème} degrés. Et avec une indulgence parfois naïve qui consiste à voir dans la promotion de l'insignifiance, sa dénonciation.

À l'inverse, l'œuvre de Rosenquist, comme plus tard celle de David Salle, est un hymne au monde moderne mais avec la claire conscience que cette modernité là, de consommation effrénée et de légèreté désaffectée, peut à tout moment se retourner contre ses contemporains. Un Pop Art dont la version cinématographique serait Christine de John Carpenter : la plus belle des rutilantes voitures, symbole de la perfection esthético-technique, ne supporte pas, et enrage jusqu'à la haine et le meurtre, de n'être pas le seul objet de désir.

Il y a dans les peintures de Louis Granet cette même conscience de menace et d'agressivité latente, contenues dans les objets soumis au plaisir et à la consommation.

Mais loin des voitures et des redoutables objets de désirs, le regard du presbyte percevra au loin les décors et les paysages d'où semble éclore l'œuvre de Louis Granet. Et comme figure imposante de mentor disparu, Matisse nous indique ce que les recherches de Louis Granet renseignent de nos décors contemporains.

Les scènes domestiques, avec ses tapis, ses tapisseries, ses papiers peints et ses soirées, abondent dans l'œuvre de Matisse. Ses surcharges de motifs et de couleurs brisent la perspective et troublent la perception. Mais une fois trouvée la bonne focale, rien de plus stable que cet univers qui emprunte au quotidien qui l'entoure les accessoires d'un monde plus serein, plus épanoui, qui reste à créer.

Il n'y a rien de plus important que le décor quand il s'agit de le défaire, de le déchirer à force de le tendre ou, comme ici, de l'aplatir en le privant de perspective...

Le décoratif s'ouvre alors à ce qui n'est pas lui-même, ce qui s'épanouit sans être maîtrisé : les émotions, les affects, les désirs.

Quant au *motif* décoratif, qu'il se répète ou se disloque dans les tentures ou dans les nappes, il est un signe conceptuel à partir duquel la pensée peut tenter de se saisir elle-même.

Louis Granet emprunte à Matisse la surcharge de couleurs et de motifs. Il impose des points de vue qui ne sont pas immédiatement perceptibles, comme il dessine une perspective visible mais qui n'ordonne pas la peinture. Elle apparaît comme un effet de juxtaposition, non comme une direction. Surtout, il recueille et protège l'enseignement précieux : le motif, pour être opérant, ne doit pas être un prétexte mais une fin.

La peinture de Louis Granet ne cherche aucune illusion, ni ne fait référence à aucun « extérieur » réel. Ces cadrages serrés appellent avec force un hors-champs. Mais il s'agit d'un hors-champs

mental. Hors-champs qui se déploie et se dévoile peu à peu pour qui suit l'évolution de son travail.

Pas plus que ses prédécesseurs proches ou lointains, Granet ne nous montre le monde tel qu'il est. Prétention qui est d'ailleurs une aporie tragique. Il exagère le monde, à l'aide d'une peinture sous tension. Il réorganise le chaos dans des toiles surchargées. Un monde repus d'objets, de signes et de messages. Au fil du temps, l'artiste envahit et sature ses œuvres de couleurs, de motifs, de symboles. Un trop plein de signifiants dont on ne peut plus espérer une signification. Un monde de couleurs souvent criardes et de détails d'une réalité sur-signifiante. Signifiante jusqu'au non-sens. Et peu importe la langue des mots peints, la signification des symboles, l'usage des objets, tout s'empile dans ce flux ininterrompu. Mais quelquefois un objet émerge du flot continu.

Guignol surgit de son théâtre, affublé d'un diable grimaçant, et cotoie un jeu de cartes qui disparaît sous une bande de peinture, comme un collage d'une toile découpée dans une autre œuvre, et sur laquelle paraît un sac *TATI*. Les marionnettes reposent impuissantes et silencieuses, s'offrant à toutes les interprétations, tous les souvenirs et tous les fantasmes. Guignol a-t-il pactisé avec le diable, misé son âme à bas prix dans un jeu de cartes aux règles pipées ? Ou bien a-t-il triomphé une fois de plus du diable, il y a quelques heures ou quelques minutes, en le bastonnant sans peur des représailles.

Ailleurs c'est une poupée désarticulée qui domine la scène. Elle est posée sur un sac d'objets divers, rebus destinés à la poubelle ou jouets rescapés d'un vide-grenier en attente d'une seconde vie.

Une série de tableaux urbains prend pour sujet les grillages de balisage de chantiers, oranges et souples. Ces filets se déchirent ou flottent dans les paysages du peintre. Toute une série de grilles malmenées par le temps et les intempéries. Un symbole de modernité, révélé et décrit par Rosalind Krauss³, qui se défait mais s'impose comme étude obligée. Et cette grille en glissant, emportée par le vent, laisse paraître la nature, quelques feuilles d'automne éparpillées sur le sol, ou bien côtoie des foulards imprimés de monuments historiques destinés aux touristes. Les grilles préservent encore une modernité par définition toujours en chantier mais ne peuvent plus l'isoler d'une nature tourmentée ni des turbulences d'un kitch-phœnix.

Il n'y a pas de jugement dans la peinture de Louis Granet, mais une inquiétude. Ses peintures ressemblent au monde contemporain, un monde plein, dense, rapide, s'étendant à chaque instant, et dont on redoute le devenir...

Mais il y a une vraie joie aussi. Et une sérénité, fragile mais apparente. Guignol est apaisé, libéré des contes et des morales de ses marionnettes, allongé près du diable inanimé, tous deux complices d'un conte de paix. La poupée quant à elle est dans l'attente d'une nouvelle attention qui lui redonnera vie.

Pour *Monde Miracle*, Louis Granet a peint une série de tableaux de fleurs. Motif récurrent de sa peinture, mais c'est sa première exposition exclusivement de *florale*.

Il y a dans ces toiles, comme d'habitude, un effet de saturation.

C'est que le cadre est une fois de plus très serré autour de son sujet, comme un gros plan sur différents bouquets. Avec très peu d'espace entre l'objet de la toile et son spectateur.

Le point de vue est en plongée, selon un angle difficile à définir.

Notre regard est happé par les toiles. La variété des fleurs, la multiplicité des formes, des pétales, des feuilles et des tiges, la multitude des couleurs, des bleus, des verts, des jaunes, des rouges, donnent à chaque toile une richesse insensée.

Pour l'exposition, Louis Granet a réalisé un dyptique. Se déversent de ces deux toiles, des flots de fleurs jaillissant de fonds abstraits de couleurs, avec une joie démesurée et une folie assumée.

L'inquiétude générée parfois par la densité est absente de ce dyptique pourtant comblé. Est-ce l'effet des aplats de couleurs vives qui en donnant à voir distinctement comme *fond* la planéité de la toile, apaise l'œuvre et libère le regard du vertige habituel ? Ou bien le choix des couleurs,

claires et lumineuses ? Dans tous les cas, pour dense qu'elle soit, cette dernière œuvre de l'artiste est sans tourment.

Le titre de l'exposition, choisi par l'artiste, ne pouvait pas mieux rendre compte de cette série d'œuvres. C'est un *Monde Miracle*, un univers offert qui tient autant du prodige que du mystère. Et la date de cette exposition ne pouvait pas être mieux choisie. Ce que nous venons tous de vivre, de façon forcément un peu confuse, ce que nous venons de traverser et que nous ne comprenons pas encore tout à fait, nous persuade pourtant déjà, que nous avons énormément à apprendre des fleurs...

*We can learn a lot of things from the flowers,
For especially in the month of June.*

Gilles Drouault

1. Paroles de la Chanson des fleurs dans *Alice au pays des merveilles* de Walt Disney.
All in the golden afternoon est le titre d'un poème de Lewis Carroll, préface de son livre *Alice in Wonderland*. Mais dans l'adaptation que fait Disney du livre, les paroles de la chanson *All in the golden afternoon*, ne reprennent pas, en dehors du titre, les mots du poème.

2. Roland Barthes, *Mythologies*, Édition du Seuil, 1957

3. Rosalind Krauss, *Grilles*, in *L'originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes*, Macula.